

des monts pyrénéens, et cherchait une cabane pour se mettre à convert. Tout à coup, il aperçoit dans le lointain la faible lumière d'une lampe, c'était l'abri désiré. Il dirigea rapidement ses pas vers cette demeure.

Là, dans cette pauvre maison, dans cette chaumière de montagnards, se passait une scène intéressante au suprême degré.

Le Français appartenait à une noble famille de Paris. Mais ses parents, habitués aux conversations et aux repas du baron d'Holbach, avaient bu l'athéisme à long traits et l'avaient distillé dans le cœur de leur enfant. L'officier avait donc grandi dans l'incrédulité ; il était philosophe et tournait en dérision la croyance en Dieu. La petite famille qui habitait sous ce toit en ruines était tout le contraire.

On y voyait, dirigeant la maison, une femme d'un âge encore vert, et, autant elle avait l'esprit vif, la parole facile, comme toutes les femmes de l'Ibérie, autant elle était pieuse, modeste, forte, aimant Dieu et son prochain ; en un mot, c'était un plaisir d'avoir à traiter avec elle. Pour soutenir elle n'avait qu'un vieillard aux cheveux blancs, à la face imposante et vénérable comme un patriarche. Mais son occupation chérie, son trésor et sa gloire, était un groupe de grands garçons et de gros enfants joufflus qui grandissaient autour d'elle dans la pratique de la vertu. Ils portaient sur leurs figures la beauté et l'innocence des Isaac, des Tobie et des Joseph.

Lorsque l'étranger entra tout à coup dans cette demeure, la femme, les enfants, le vieillard étaient à genoux par terre devant une croix de bois, les mains jointes sur la poitrine, récitant le rosaire. Pour celui qui sortait du bruit des batailles, ce concert, cette mélodie, semblait venir du ciel.

Le Français après avoir reçu l'hospitalité dans cette chaumière des Pyrénées, en partait le lendemain matin. A son départ, il eut avec l'excellente mère un colloque intéressant qu'il est bon de rapporter.

« Femme, dit l'officier, j'ai admiré votre vertu. J'ai trouvé, dans ces murs délabrés, non seulement la sécurité, mais la paix. Vos enfants, grands et petits, se sont bien vite attachés à moi, comme des fils à leur père, et je me sens porté à les regarder comme des frères. Ils sont beaux, ils sont bons, ils sont aimables, ces jeunes gens. Je ne sais comment, dans votre triste position, vous avez pu verser dans leurs cœurs tant de respect, d'amabilité et de courtoisie. Oui, je vous admire et en même temps vous remercie. Mais je suis peiné de vous voir entachée de superstition !

Vous croyez au pouvoir des prêtres, vous croyez en Dieu. C'est regrettable ; j'en suis affligé !

Nous croyons en Dieu, c'est vrai, dit la montagnarde ; oui, nous croyons en Dieu. — Mais que pouvais-je faire, moi, pauvre femme, dans cette maison, avec mes enfants, si Dieu n'existait pas et si nous ne le connaissions pas ? La bonté de mes enfants vous plaît ; mais d'où leur vient-elle ?